

« Les palmes de M. Schutz »

Solange Lévesque

Numéro 60, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27603ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1991). Compte rendu de [« Les palmes de M. Schutz »]. *Jeu*, (60), 160–162.

cette projection en 8mm des souvenirs de vacances de la famille sur un drap qui en fait une image éclatée, brisée, sur l'air de «Summertime», ou encore le bruit démesurément amplifié de la respiration des policiers dans les masques à gaz qu'ils portent à cause des odeurs lorsqu'ils entrent chez les Vigeant, le caractère ironique du texte et du jeu des comédiens fait de cette satire à la fois une parodie et une critique acide du monde de l'information. En somme, il s'agit là d'un spectacle mordant et efficace.

Yvon Dubeau

«les palmes de m. schutz»

Texte de Jean-Noël Fenwick. Mise en scène : Denise Filiatrault, assistée de Sue Turmel; décor : André Barbe, assisté de Jean Morin; éclairages : Claude Accolas; costumes : Jean-Yves Cadieux; conception sonore : Claude Lemelin. Avec Gary Bray (le commis de laboratoire), Henri Chassé (Pierre Curie), Patrice Coquereau (Gustave Bémont), Sylvie Drapeau (Marie Curie), Germain Houde (Rodolphe Schutz), Danièle Lorain (Georgette) et Jean-Louis Roux (recteur du Clausat). Une production des Films Rozon, présentée au Théâtre du Nouveau Monde du 12 juillet au 5 septembre 1991, puis en tournée québécoise. (La pièce sera reprise au Théâtre Saint-Denis du 18 février au 7 mars 1992.)

les palmes d'une équipe

Un sujet solide, un auteur habile et spirituel, une metteur en scène pour qui le comique n'a pas de secrets, un décorateur et un éclairagiste inspirés et d'excellents comédiens judicieusement distribués : cette production a tout pour elle. Le succès qu'elle a obtenu n'a donc rien qui surprenne. La pièce raconte quelques années de la vie de Pierre et Marie Curie, années où ils menèrent les recherches qui devaient aboutir, entre autres, à la découverte du radium.

Rodolphe Schutz est le patron du laboratoire de physique et de chimie où travaillent un jeune chercheur plein de promesses : Pierre Curie, et son collègue Gustave Bémont, un joyeux drille que la passion du gain et des inventions de toutes sortes emballe plus que les travaux arides du laboratoire. Le rêve — pour ne pas dire l'obsession — de monsieur Schutz est de remporter les

fameuses «palmes académiques», hommage honorifique annuel décerné par la Sorbonne à la découverte scientifique jugée la plus marquante. Arrive Marie Skłodowska, une physicienne et mathématicienne polonaise fraîche émoulue de l'université, jeune femme chez qui l'audace et l'imagination nourrissent le génie, qui s'intègre au laboratoire et se joint à Pierre Curie dans une recherche commune. Bientôt, ils deviennent amis complices, puis mari et femme. La pièce raconte l'histoire parallèle de l'union amoureuse et de la collaboration scientifique qui devait faire d'eux les savants importants que l'on sait, les péripéties du couple et de la démarche commune de Pierre et de Marie Curie dans le travail. Elle met aussi en scène des personnages secondaires qui sont d'excellents faire-valoir des deux héros : la gouvernante et nourrice de l'enfant des Curie : Georgette; le collègue de laboratoire de Pierre et Marie : Gustave Bémont, un personnage brillant et farfelu; le recteur du Clausat, patron de Schutz au sommet de la pyramide hiérarchique et, évidemment, l'«hénarisme» monsieur Schutz, dans la peau duquel Germain Houde donne toute la mesure de son talent. Une vigueur, une vérité et une drôlerie absolument irrésistibles se dégagent du comédien-personnage rembourré, littéralement transformé par le costume et le maquillage; monsieur Schutz sort tout droit d'une caricature de Daumier, et à chacune de ses apparitions sur scène, lorsqu'il vient harceler ses poulains pour pousser sur la découverte et faire éclore au plus vite l'idée de génie qui lui fera décrocher les palmes qu'il convoite comme le couronnement de sa valeur personnelle, on est littéralement stupéfiés, ébahis et ravis par la puissance de Germain Houde à se transformer, par sa force à nous faire croire en cette transformation si radicale. Sylvie Drapeau, en Marie Curie, fait preuve d'une verve et d'une énergie qui dépoussièrent et actualisent l'image de cette personnalité scientifique trop souvent reléguée au second plan au profit de son mari, alors que c'est à elle, en fait, qu'on doit la découverte du radium. On a souvent vu Sylvie Drapeau dans des rôles plutôt sérieux, sinon tragiques; elle déploie ici une drôlerie tout en souplesse qui lui va comme un gant. Henri Chassé s'affirme enfin dans un rôle de maturité (je ne l'ai vu jusqu'à maintenant que dans des

rôles de très jeunes hommes), rôle qu'il assume avec force, finesse et nuances. Danièle Lorain incarne Georgette, la servante originaire de la province avec un naturel et un accent parisien populaire impeccables, et les manières populaires qui font de son personnage un type se rapprochant des classiques soubrettes de Molière; dans ce rôle «de soutien», comme on dit, elle parvient à nous intéresser et à se faire désirer autant que les Curie. En fait, l'auteur en fait très finement une sorte de médiatrice entre les savants qu'il met en scène et le public; c'est Georgette qui «traduit» pour nous, avec ses mots d'argot et la simplicité de sa langue quotidienne, les théories et les progrès des recherches qui sont un substrat important de la pièce. Quant à Bémont, comparse de Pierre et Marie, friand de photos de femmes nues, Patrice Coquereau l'interprète lui aussi avec toute la force nécessaire pour que cette production ait l'impact qu'elle a. Le «*commis de laboratoire*» est joué par Gary Bray, un jeune comédien qui a indubitablement de l'avenir comme comique. Enfin, Jean-Louis Roux, en recteur du Clausat, complète la galerie de ces originaux. Confit dans une dignité sans faille et absorbé dans sa mission, il incarne le

grand patron devant lequel monsieur Schutz devient tout sucre et tout miel. Lors de sa visite impromptue au laboratoire avec Schutz, le recteur devient la victime naïve de Marie, qui tenait justement en main les photos pornographiques que Bémont lui avait données à développer au moment où les patrons font irruption; cette séquence, que Denise Filiatrault exploite au maximum avec beaucoup d'inventivité, est le prétexte à des jeux scéniques désopilants de la part de Marie, prête à toutes les acrobaties pour soustraire les clichés litigieux au regard de ses patrons et pour détourner leur attention de la pièce à conviction : on croule de rire.

L'auteur a emprunté au boulevard les entrées et les sorties intempestives, les quiproquos et les sous-entendus qui font rire ou sourire à tout coup. Et Filiatrault, en metteuse en scène aguerrie, tire toutes les ficelles possibles des situations tour à tour drôles, tendres ou pleines de suspense de la pièce, qui se joue dans un décor parfaitement adapté à l'action et à la circulation des comédiens, suffisamment réaliste pour créer l'atmosphère d'un laboratoire de la fin du siècle dernier, qui est le lieu unique où toute la pièce se

Quelques années de la vie
de Pierre et Marie Curie :
les Palmes de M. Schutz.
Photo : André Panneton.



déroule, mais pas trop, de sorte que l'inflation des situations qui forment souvent la trame du comique demeure très plausible. Il n'y a guère qu'une scène qui m'a semblé glisser dans un burlesque un peu trop appuyé : celle où Marie entreprend de laver les vitres du laboratoire, où elle joue d'une séduction un peu facile; la force du personnage est telle qu'il n'est pas indispensable de tomber dans le cliché pour souligner que la jeune femme était aussi sensuelle et séduisante que pleine d'esprit; cela paraît dès sa première entrée.

Et parallèlement au plaisir qu'on éprouve à découvrir ces personnages qui, dans la réalité, n'étaient peut-être pas si loin de la fiction, au plaisir de voir évoluer cette équipe d'excellents comédiens dirigés avec maestria, on s'informe sur la découverte du radium, sur les conditions dans lesquelles travaillaient les chercheurs français à la fin du siècle dernier, sur ce que le petit peuple français pensait de ces originaux qui prétendaient élucider les secrets de la nature.

La pièce a tenu l'affiche longtemps à Paris, et son succès n'a rien d'étonnant. Si notre tradition de théâtre d'été devait évoluer dans le sens de ce théâtre-là, au lieu d'exploiter un comique facile, pesant, trop souvent scatologique et sans finesse, il y aurait vraiment lieu de se réjouir; il pourrait se tailler rapidement un public fidèle et encore plus nombreux, et rivaliser avec «l'autre» théâtre.

solange lévesque

«conversation (entre beckett et pinter)»

Textes de Harold Pinter et de Samuel Beckett; traduction : Robert Vézina et Suzanne Gauthier. Mise en scène : Andrés Hausmann; scénographie : Paul Ruddy; éclairages : Jean-Charles Martel; musique : Pierre Tanguay et Pierre Olivier. Avec Vicki Barkoff, Christiane Chaput, Marie-Josée Gauthier, Jean-Michel Henry, Suzanne Lantagne, Patricia MacGeachy, Joël Miller et Richard Simas. Production d'Imago, présentée au Théâtre la Chapelle du 30 avril au 18 mai 1991.

quelle conversation?

Le titre du spectacle du théâtre Imago, *Conversation*, est ambigu. Ambigu ou tout au moins ambivalent. Car on pense d'abord que la conversation a lieu entre Harold Pinter et Samuel Beckett, les deux dramaturges qui sont mis en scène dans ce spectacle collage. Mais la conversation joue à beaucoup plus de niveaux. Ou plutôt, éclatée, ratée ou évidée, elle informe tout le spectacle, de sorte que chacune des cinq pièces inscrit le procès du langage et de la communication. Autrement dit, si Beckett et Pinter conversent, c'est autour du thème de la conversation; c'est parce que tous deux mettent à l'épreuve le dialogue, et avec lui le théâtre. Par ailleurs, le choix de pièces courtes puisées dans le corpus le plus récent des deux auteurs s'avère pertinent. Ainsi, la cohérence du spectacle est établie *a priori*. C'est la mise en scène qui ne réussira pas toujours à faire valoir cette unité.

D'abord, il y a l'ordre dans lequel sont présentées les pièces. Certes, il est heureux d'avoir groupé les deux monologues de Beckett au centre du spectacle, mais pourquoi avoir présenté *Rockaby* en deux actes (avec un Pinter et un entracte au milieu)? De même, pourquoi avoir interverti l'ordre des trois pièces de Pinter rassemblées dans le recueil *Other places* (1982)? Entre le premier Pinter et le dernier, la mise en scène change d'orientation, et on se demande si c'est pour avoir choisi de terminer le spectacle avec